

LAY-SAINT-RÉMY

Une des portes du Toulinois



Le village de Lay-Saint-Rémy (Cliché J.-P. AUBÉ)

Lay-Saint-Rémy, non loin de Pagny-sur-Meuse, à neuf kilomètres de Toul, est un de ces villages qui jalonnent l'ancienne R.N.4 devenue D.400. Sa position sur le grand axe Paris-Strasbourg en fit très tôt un village d'étape. Cette commune rurale d'environ trois-cent cinquante habitants fait partie de la Communauté de Communes Terres Tuloises (CC2T). Le village est placé sur le flanc du Val de l'Âne, cette vallée morte témoin de la capture, il y a bien longtemps, de la Haute-Moselle par un affluent de la Meurthe. L'emplacement, entre Meuse et Moselle, est idéal. Il contrôle une voie de passage importante située dans un rentrant des Côtes de Meuse. De nos jours encore, cette voie est empruntée à la fois par les routes, le canal et la voie ferrée.

Le village s'est développé au Haut Moyen-âge, au moment des essarts forestiers réalisés par l'Église. Peut-être cela a-t-il été, dans son cas, l'œuvre de l'abbaye de Gorze. Au début du XIII^e siècle, la localité appartient au comte de Bar. Le comte Henri II avait en effet fait construire, à Foug, en 1218, un château. Ce qui lui avait permis de prendre, en 1226, le contrôle de la route Bar-Toul. Lay-Saint-Rémy appartenait donc à la prévôté barroise de Foug, celle-là même qui était restée en pleine souveraineté au comte après que le traité de Bruges a placé en 1301 la rive gauche de la Meuse sous la suzeraineté française. L'endroit faisait partie du bailliage de Saint-Mihiel. Nos recherches sur la prévôté de Foug au milieu du XIV^e siècle permettent de donner quelques précisions supplémentaires. Lay-Saint-Rémy n'était alors qu'un hameau sans maire, mais avec une chapelle desservie parfois par un vicaire de Saint-Vaast de Toul. On raconte que celui-ci pouvait procéder au mariage de jeunes qui n'avaient pas l'assentiment de leurs parents. Il y avait à Lay-Saint-Rémy un vignoble important dont le produit servait à payer toutes sortes de redevances au château de Foug. Lay-Saint-Rémy resta très longtemps un écart de Foug. En 1789 l'abbaye Saint-Léon de Toul y possédait une grosse ferme.



Cassini . Extrait de la carte de Cassini de Thury, f.111, 1759.

Dès sa fondation Lay-Saint-Rémy a été un lieu de passage, un village de confins. Après avoir constitué une des extrémités orientales du comté puis duché de Bar, Lay-Saint-Rémy est devenu sous la Révolution

une localité située à la limite de deux départements. Il est significatif qu'au XVIII^e siècle, Lay-Saint-Rémy partageait encore une soixantaine d'hectares de forêts en indivision avec Pagny-sur-Meuse son voisin. Depuis la Révolution Lay-Saint-Rémy, voisine immédiate du département de la Meuse, est une entrée et sortie des limites administratives du département de la Meurthe. C'est par exemple là qu'en 1824 le nouvel évêque de Nancy, Monseigneur de Forbin-Janson, était venu solennellement prendre possession de son diocèse, accueilli par la population et par trois chanoines de Nancy « venus lui mettre la crosse en main ». Avant 1789 le même cérémonial pour les nouveaux évêques de Toul se déroulait un peu plus loin à Void, dans l'actuelle Meuse.



**L'ancienne poste aux chevaux côté cour
(Cliché J.-P. AUBÉ, 2008)**

Au XIX^e siècle l'activité du village s'ordonne tout particulièrement autour d'un relais de poste. Il en existait un probablement depuis l'époque gallo-romaine. Au milieu du XIX^e siècle, le relais de la poste aux chevaux situé au bord de la route impériale qui relie Paris à Strasbourg est encore très actif. Le maître de poste est un personnage important. Lui et sa famille interviennent fréquemment dans la vie municipale. Il emploie cinq postillons et trois à cinq domestiques. C'est au relais de poste que passent tous les voyageurs de l'importante ligne régulière Paris-Strasbourg. C'est là qu'on va chercher parfois des parents ou amis ainsi que bien des choses : marchandises, courrier, nouvelles. On aime venir y interroger les voyageurs sur les affaires de la région et du pays. Rien d'étonnant qu'alors il y ait eu au village trois cabaretiers et deux aubergistes. Un lieu d'étape doit pouvoir offrir le meilleur accueil. À la fin du XIX^e siècle les anciens racontaient, non sans une certaine exagération et en y ajoutant sûrement les bêtes au service de l'agriculture, que « chaque nuit, à Lay-Saint-Rémy, plus de deux cents chevaux sont logés dans les écuries du village »

Le XVII^e siècle avait laissé le village exsangue. En 1710 il n'y avait plus que vingt-huit habitants. Il y en avait dix fois plus en 1789. Au milieu du XIX^e siècle Lay-Saint-Rémy comptait quatre-cent-quinze habitants et environ cent-trente ménages répartis en cent-douze maisons le long de trois rues¹. Il y avait alors cent-quatre-vingt-deux hectares de forêts sur le finage du village. La population de Lay-Saint-Rémy vivait majoritairement de l'agriculture. Elle comptait de nombreux petits propriétaires dont quarante-huit vigneron cultivant une soixantaine d'hectares de vignes. La superficie de ces dernières avait progressé de moitié depuis la Révolution. Jardins et chènevières occupaient près de dix hectares. Il y avait quatre cultivateurs d'importance et tous les artisans-commerçants habituels des villages d'alors. Dans la première moitié du siècle, la population avait presque doublé. Cette croissance rapide avait eu diverses conséquences sur l'équipement du village.



**La nouvelle église reconstruite à partir de 1843
(Cliché J.-P. AUBÉ)**

En 1843, le conseil municipal avait décidé de démolir l'ancienne église du XVI^e siècle et son clocher massif et d'en reconstruire une neuve, plus grande, « sur un nouveau terrain ». Après diverses péripéties, le chantier avait pour finir été réalisé par un entrepreneur de Sorcy-sur-Meuse sur des plans de l'architecte Arnould,

1. Rue de la Grande route, rue Molvaux et Grande rue.

de Toul. Cette reconstruction qui avait coûté plus de 27 000 F avait été précédée par la rénovation complète du presbytère-école en 1829. La maison d'école était en effet accolée à celle du curé. Celui-ci pouvait surveiller les enfants dans la cour depuis la fenêtre de sa salle à manger ou de sa cuisine. Pour ces travaux, on avait employé de la pierre de taille d'Euville et de la carrière de La Croix-le-Pêcheur, de la brique de Bellevue (Toul) ou de Bois-le-Comte ainsi que des moellons de la côte de Pagny-sur-Meuse. Mais jusqu'en 1848, il n'y eut point de WC à l'école. Il fallait aller au fond de la cour, à l'étable. Le curé de cette époque nous apprend aussi que dans les années 1840 à peine la moitié des adultes « pratiquait à Pâques ». A vrai dire il s'agissait surtout des femmes. Certaines d'entre elles faisaient partie de la congrégation de Sainte-Anne. « Cette dernière » raconte le curé de façon désabusée « était surtout priée par les femmes de la commune pour détourner la grêle des récoltes. » Il ajoute qu'il est inquiet du comportement des filles qui, je cite, « ne diffèrent des garçons que par l'habit et une plus grande dissipation ». Sans doute était-il excédé par les enfants qu'il voyait jouer sous ses fenêtres, à l'école encore mixte du village. Il met toutefois en lumière une réalité : l'égalité hommes-femmes était alors plus avancée à la campagne qu'en ville. Un lavoir public avait aussi été réalisé en 1836 à Lay-Saint-Rémy pour 4 390 F. On avait pour cela utilisé des « rochers des champs, des moellons et du pavé de Pierre-la-Treiche, de la pierre d'Euville pour les parements. » Quatre ans plus tard on avait réparé le pressoir communal, héritier du pressoir banal d'avant 1789.

Lay-Saint-Rémy avait atteint son apogée démographique en 1851. Son rôle de voie de passage fut renforcé par la Révolution des transports. La construction du canal de la Marne au Rhin (1839-1853) et, dans le même temps, celle du réseau ferré, signifièrent pour la poste aux chevaux une terrible concurrence qui entraîna rapidement sa ruine puis sa disparition. Mais la route nationale demeura l'axe principal du village. Le développement des nouveaux moyens de transport augmenta davantage le trafic routier, continuant de faire le bonheur des aubergistes et cafetiers. A cette époque, on ne parlait pas encore des nuisances de la route, on ne considérait que la chance que cela représentait pour le village. Avec le canal, Lay-Saint-Rémy devenait aussi un village-étape pour les mariniers. Vers 1900, six ménages de mariniers se faisaient même domicilier officiellement au village. Le passage des péniches faisait vivre alors cinq ménages d'épiciers ainsi que des « conducteurs de bateaux ou charretiers de marine » qui tiraient les péniches le long des berges. Tous ces travaux avaient eu une incidence sur les paysages et les sols. Il avait fallu notamment construire un tunnel pour le canal. Cela avait été catastrophique pour les sources alimentant le village. Plus aucune eau n'arrivait à l'égayoir et au lavoir public.



Le canal de la Marne au Rhin près de Lay-Saint-Rémy (Cliché J.-P. AUBÉ)

On avait alors installé des conduites pour récupérer les eaux dans le tunnel et les faire venir dans un pâtis voisin pour de nouveaux lavoir et égayoir. Ce qui fut fait en 1852-1855. On en profita d'ailleurs pour y adjoindre un abreuvoir pour le bétail. C'est probablement de cette époque que date la disparition de la fontaine Saint-Léger réputée jusque-là pour l'usage probatique qu'on en faisait à l'intention des malades. Situé à vingt mètres de l'église ancienne qui était loin de la nouvelle, le bassin de cette fontaine servait à des pratiques divinatoires très anciennes comme on en voyait encore à Valcourt, près de Toul. Quand un enfant était malade, on jetait dans l'eau un des linges qu'on utilisait pour lui. « Si le linge tombait, l'enfant allait mourir, s'il surnageait il allait guérir ». Comme tant d'autres, cette fontaine sacralisée ne survécut pas aux bouleversements économiques et sociaux du XIX^e siècle. Sous le Second Empire, d'autres travaux furent entrepris à Lay-Saint-Rémy. On y réalisa des « aqueducs et cassis » bien utiles pour évacuer les eaux pluviales les jours d'intempéries. L'architecte Mangeot dirigea en 1858 la construction d'un bâtiment rassemblant l'école de filles, le local de mairie et un abri pour les pompes à incendie. La sœur

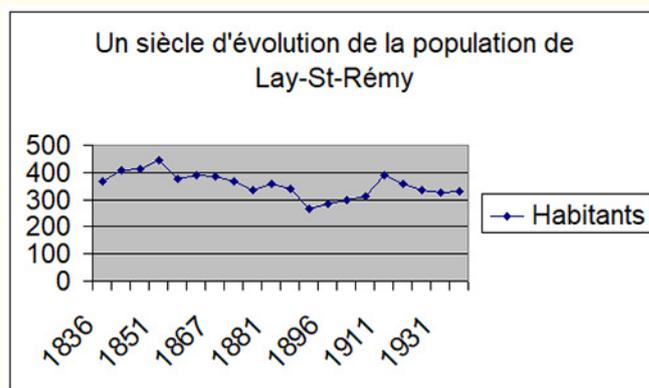
d'école avait un petit logement au premier étage à côté de la salle du conseil municipal. Les travaux avaient coûté plus de 6 900 F.



**Le passage de la voie ferrée.
(Cliché J.-P. AUBÉ)**

Le village continua d'accorder beaucoup d'attention à ses écoles sous la III^e République. Celle des garçons fut refaite en 1885. La trentaine d'élèves disposait désormais de cinq rangées de bancs, dans une vaste salle de classe, haute de plafond (2,75m) et bien éclairée par trois fenêtres. L'église fit aussi l'objet de grosses dépenses. Comme pour la centaine de maisons du village, elle était recouverte de tuiles creuses. Celles-ci « bougeaient beaucoup lors des intempéries », occasionnant de plus en plus de gouttières. En juillet 1876, il fut décidé de les remplacer par des tuiles mécaniques de Champigneulle. Au début des années 1880 il n'y avait déjà plus que seize vigneron à Lay-Saint-Rémy soit environ 5% de la population adulte. Par contre six fois plus d'habitants que quarante ans plus tôt étaient cultivateurs. Il y avait aussi un brasseur. Une grande partie de la population continuait de louer ses bras pour vivre.

À la fin du XIX^e siècle, le village fut plus que jamais dans la mouvance de Foug, le bourg voisin. On allait déjà prendre le train à Foug. Mais surtout on y allait travailler. C'est la fonderie qui embauchait le plus. Mais il y avait aussi une fabrique de carrelage. D'autres ouvriers partaient quotidiennement travailler de l'autre côté, en Meuse, notamment à la cimenterie de Pagny-sur-Meuse. A la veille de la Première Guerre Mondiale, soixante-quatorze habitants de Lay-Saint-Rémy sont ouvriers. Six à sept ménages sur dix ont un de leurs membres qui travaille à l'usine. Rentrés le soir au village, ces ouvriers continuaient de travailler, dans leurs jardins, leurs vignes ou leurs champs. A cette époque habitaient à Lay-Saint-Rémy des optants venant de la Moselle annexée ainsi que des Belges qui étaient fondeurs à Foug. L'ouverture, au début des années 1890, d'industries dans son voisinage avait ainsi épargné Lay-Saint-Rémy des effets démographiques de l'exode rural. Depuis 1851, le nombre de la population avait chuté de 40%. À la veille de la Grande Guerre, il avait retrouvé son niveau de 1840.



À la fin du XX^e siècle, beaucoup de choses ont encore changé. Située maintenant à l'écart de la localité, la grand-route est passée à deux fois deux voies. Fini le perpétuel défilé des voitures et camions au village. Le canal voit toujours passer des bateaux, mais surtout des bateaux de tourisme à la belle saison. La voie ferrée est toujours très active, surtout pour les trains de marchandises, les flux de voyageurs s'étant largement déplacés plus au nord, sur les lignes TGV. Reste bien sûr la proximité de Foug et, au-delà, celle de Toul et de Nancy. L'environnement rural est l'atout le plus sûr pour une population soucieuse de résider au calme. Les activités agricoles, celles qui font depuis longtemps de Lay-St-Rémy n village, demeurent un gage de dynamisme et d'authenticité.

Jean-Paul AUBÉ